

HUBERT
PROLONGEAU

Bonaparte
et le mort du Diwan



UNE ENQUÊTE DE SÉBASTIEN CRONBERG



Bonaparte
et le mort du Diwan

Du même auteur

ROMANS

- L'œil de Diderot*, Librairie des Champs-Élysées, 1998 ; Éditions du Masque, 2010.
La colombe blanche, Éditions du Masque, 1998.
Le cauchemar de d'Alembert, Librairie des Champs-Élysées, 1999 ; Éditions du Masque, 2012.
La nièce de Rameau, Librairie des Champs-Élysées, 1999.
L'assassin de Bonaparte, Éditions du Masque, 2001 ; Le Livre de Poche, 2005 ; J'ai lu, 2014.
Leïla la nuit, Éditions du Masque, 2003.
Le baiser de Judas, Grasset, 2004 ; Le Livre de Poche, 2006.
La mort de l'amie, Stock, 2005.
Les papillons n'ont pas de mémoire, Belfond, 2007.
Américain, américain, Flammarion, 2008.

RECUEILS DE NOUVELLES

- Doubles faces*, Belfond, 2005.
Méfais divers, Rivages, 2013.

ESSAIS ET REPORTAGES

- La vie quotidienne en Colombie au temps du cartel de Medellin*, Hachette, 1992.
Sans domicile fixe, Hachette, 1993 ; Pluriel, 1997.
Une mort africaine, Seuil, 1995.
Lourdes, sa vie, ses œuvres, Hachette, 1997.
Le curé de Nazareth, Albin Michel, 1998.
Partis sans laisser d'adresse, Seuil, 2001 ; J'ai lu, 2003.
La cage aux fous, Librio, 2002.
Comme un veilleur attend la paix, Albin Michel, 2002.
Victoire sur l'excision, Albin Michel, 2006.
Exclus : Le samu social international, Albin Michel, 2008.
Amazonie, une mort programmée ?, Arthaud, 2009.
Travailler à en mourir (avec Paul Moreira), Flammarion, 2009.
Les 100 livres les plus drôles, Librio, 2010.
Machiavel, Gallimard, 2010.
J'arrête le cinéma, entretiens avec Patrice Leconte, Calmann-Lévy, 2011.
Ils travaillent au noir, Robert Laffont, 2013.
Noir regards, en collaboration avec Marc Faivre, Télémaque, 2013.

HUBERT
PROLONGEAU

Bonaparte
et le mort du Diwan

ROMAN



*À Sybille et Stéphane,
pour leur petit coin de Paradis.*

Chapitre 1

— Je ne suis pas sûr que ce soit très convaincant, mon général.

Ils étaient trois autour de Bonaparte, trois de ceux dont il se sentait le plus proche, et qui le serraient comme des vautours pouvaient serrer un cadavre. Jean-Baptiste Kléber paraissait le négatif du général : géant blond quand l'autre était petit et brun, presque noir tant le soleil d'Égypte lui avait tanné la peau, il dominait ses interlocuteurs du corps comme de la voix. À ses côtés, Jean-Michel Venture de Paradis, interprète officiel de l'expédition, étirait son mètre quatre-vingts et ses cent vingt kilos, une chéchia rouge posée sur ses cheveux jaunis. Bourrienne, ami de Bonaparte depuis leur enfance commune à l'École militaire de Brienne et depuis secrétaire particulier du vainqueur d'Italie, venait de parler. Il n'avait que vingt-sept ans et avait pourtant montré plus d'audace que ses camarades. Toutefois, aucun des trois n'osait livrer le fond de sa pensée et signaler au général en chef de l'armée d'Égypte qu'il avait l'air parfaitement grotesque ainsi attifé. Bonaparte, debout devant un gros fauteuil doré, portait une tunique orientale et un turban qui lui tombait

presque sur les yeux, ne laissant dépasser que quelques mèches de ses cheveux gras.

— Que voulez-vous dire par peu convaincant, Bourienne ? demanda Bonaparte.

— Que...

Le secrétaire bafouillait un peu. Sa tête aux traits balourds, barrée par une grosse moustache, parut encore plus abrutie qu'à l'habitude. Lui qui se vantait avec constance de son rôle dans l'échauffourée à l'entrée au Caire que Bonaparte avait pompeusement appelée bataille des Pyramides, peinait maintenant à exprimer son désaccord, et ses camarades, loin de l'aider, regardaient attentivement leurs chaussures.

— Sébastien, vous qui m'avez l'air plus dégourdi que nos amis, ne trouvez-vous pas que j'ai l'air plus adepte de l'Alcoran que nos alliés du Diwan ?

Le jeune homme à qui s'adressait cette remarque sortit de la pénombre dans laquelle il se cachait. Sébastien Cronberg était beau, et le savait suffisamment pour pouvoir faire semblant de l'ignorer. S'il n'avait pas comme son maître cédé à la tentation du déguisement, il portait autour des épaules un foulard à grands carreaux qui le protégeait de la poussière volant dans les rues du Caire.

— Mon général, l'idée de nous rapprocher de l'islam et de la religion de nos hôtes me paraît une excellente idée. Faut-il pour autant nous mettre à imiter toutes leurs caractéristiques, y compris vestimentaires ? Je n'en suis pas certain. Vous êtes déjà sorti habillé en bey pour la fête du Nil, et cela n'a pas convaincu tout le monde. Si vous restiez vous-même, vous seriez sans doute plus conforme à l'image qu'ils ont déjà de votre grandeur et pourriez encore mieux leur exprimer votre sympathie

pour leurs croyances par de simples déclarations, aussi bien rédigées que celle d'Alexandrie.

Cela était assez habilement dit pour être accepté, et un sourire se dessina sur les lèvres de Bourrienne, partagé entre la satisfaction de voir son opinion défendue et le regret de ne pas avoir eu la vivacité de son cadet. Sébastien s'inclina légèrement, envoyant un clin d'œil à Venture de Paradis, dont beaucoup disaient qu'il était le véritable auteur de la déclaration d'Alexandrie, comme de celle qui l'avait suivie à l'arrivée au Caire.

« *Peuples de l'Égypte, on vous dira que je viens détruire votre religion, ne le croyez pas. Répondez que je viens vous restituer vos droits, punir les usurpateurs et que je respecte plus que les Mamelouks Dieu, son Prophète et l'Alcoran.* »

Dans les milieux arabes que fréquentaient depuis les dignitaires français, ces quelques mots avaient eu un grand succès. Venture marqua d'un discret signe de tête qu'il avait compris l'allusion et qu'il en remerciait Cronberg.

— Ce branleur sait lui parler, glissa Kléber à Venture.

Le général était connu pour la grossièreté de son langage, et se répéter ses sorties était une des joies de l'armée.

D'un coup d'œil, Bonaparte fit le tour des visages qui l'entouraient, et il y lut la même désapprobation. Mécontent, il arracha son turban et l'envoya sur le divan. Cronberg pensa à ce conte écrit par le général et que, un soir de confiance, il lui avait permis de lire. Cela s'appelait *Le masque du prophète* et racontait l'histoire d'un héros de l'islam se faisant passer pour un envoyé de Dieu en utilisant diverses ruses. Le style en était vif et ne cachait

pas pour la lointaine religion une fascination dont Cronberg retrouvait un reste dans cette mascarade.

— Je prends note de vos réserves, messieurs, et verrai ce qu'il convient d'en faire.

La pièce où ils se trouvaient était l'une des plus grandes du palais de Muhammad Bey Al-Alfi, cette immense maison dont le propriétaire s'était enfui en Haute-Égypte avant de pouvoir l'habiter et où Bonaparte avait décidé de s'installer. C'était l'un des rares palais du Caire avec une salle de bains à chaque étage, luxe inconnu à Paris, et des vitres aux fenêtres. Il était entouré d'un vaste jardin, à l'ombre épaisse. Une fontaine déversait une eau fraîche, et les femmes qui tournaient autour de Bonaparte venaient y boire et s'y rafraîchir. Deux ânes poussaient régulièrement de longs braiements.

Un bruit à l'entrée de la pièce les fit se retourner.

— Votre Seigneurie est somptueuse. Vraiment somptueuse.

Un homme venait d'entrer, richement vêtu d'une gallabieh aux bords ornés de fils d'or et d'un col en fourrure blanche. Sa tête portait un turban vert, comme celui que venait de quitter le général, mais ce qui, chez le Français, paraissait plaqué et ridicule donnait au contraire une étrange majesté au nouveau venu.

— El-Sadat, mon ami. Vous semblez enfin comprendre ce que je veux faire pour réunir nos peuples, et le respect que j'ai pour vos saints textes.

Bonaparte s'approcha, les bras tendus. L'homme qui s'inclinait devant lui respirait la dévotion hypocrite. Le cheik El-Sadat, chef de la confrérie soufie, descendant du Prophète par Ali, son neveu, avait tout de suite compris que les Français représen-

taient une arme majeure contre les Mamelouks. Il avait depuis manifesté avec une exemplaire servilité combien il avait parié sur eux. Sans être pleinement dupe de son jeu, Bonaparte, qui avait de son côté saisi la nécessité de s'appuyer sur les ulémas de la grande école coranique d'al-Azhar, aimait à entendre répéter combien son génie tombait à pic pour relever le pays.

— Vous ne pouviez mieux faire pour prouver à notre peuple à quel point vous avez compris leur grandeur et celle de notre foi.

Les généraux se regardaient, un peu excédés, tandis que Bonaparte s'approchait d'El-Sadat pour l'enlacer. Le général en chef marchait maladroitement, ses jambes qu'il jetait hardiment en avant entravées par la gallabieh qu'il n'était pas habitué à porter. Il poussa l'Égyptien vers les fauteuils, où il l'invita à s'asseoir, et les autres sentirent qu'il était temps de partir. Cronberg sortit avec Venture, passant avec lui devant quelques antiquités que Bonaparte s'était fait apporter.

— Vous qui le connaissez bien, vous croyez le général sincère ? lui demanda-t-il.

Il éprouvait une affection grandissante pour le traducteur. Auteur d'un dictionnaire de berbère, traducteur de nombreux textes en arabe, Venture avait été recruté à l'École spéciale des langues orientales et avait embarqué sur l'*Orient*, le navire amiral de l'expédition, où, homme discret, mais conteur doué, il avait animé bien des longues soirées. C'était l'un des meilleurs connaisseurs des affaires arabes de son temps, et la langue qu'il parlait était comprise des indigènes, ce qui n'était pas le cas de tous ceux qui se prétendaient arabophones. Fils d'un orientaliste et d'une Crétoise, drogman de pro-

fession, il avait été nommé très jeune à Constantinople, puis en Syrie et ensuite au Caire. Mais c'est son épopée dans les Échelles du Levant avec le baron de Tott qui lui avait valu ses plus grands succès. Ses talents d'interprète se doublaient d'un réel don pour la diplomatie. Plus le temps passait, plus il jouait auprès du général en chef un rôle de conseiller officieux, rôle qu'il partageait avec le consul Magallon.

— Je le connais moins bien que vous, Sébastien, sourit Venture, et si vous ne savez pas la réponse à cette question, je ne pourrais vous la donner. En tout cas, il a vraiment lu l'Alcoran et est capable d'en réciter des versets entiers. Je crois qu'il a une sincère admiration pour le livre et son admirable sagesse. Je ne saurais trop vous conseiller de vous y plonger à votre tour, Sébastien. Mais notre général n'est pas non plus un idéaliste naïf, et il sait parfaitement à quel point cette tolérante admiration peut servir ses intérêts.

La chaleur les cueillit dans le jardin, sèche, impitoyable. En ce début septembre, la fournaise qu'avait été l'été ne s'était guère atténuée, et il fallait attendre les premières heures de la soirée pour qu'elle diminue enfin. La sueur qui le recouvrait ramena Cronberg vers ses souvenirs du désert, où l'armée avait atrocement souffert. Venture, lui, avait l'air de se mouvoir sans ennui aucun sous ces températures et Cronberg envia son maintien, bien qu'il souffrît d'une jambe blessée dans une chute à Venise quatre ans plus tôt.

— Ce pays est dans un désordre que nous n'avions pas soupçonné, poursuivit Venture. L'État ici n'est ni fort ni centralisé. Les Bédouins sont de plus en plus audacieux. Les ulémas sentent le moment venu

de s'attaquer aux Mamelouks, aidés par les Ottomans et par nous. La religion s'est pris à croire en son rôle historique, et on voit beaucoup de cheiks susciter la rébellion même s'ils appartiennent à la classe dirigeante. Que fera le peuple ? Nous savons bien, nous, qu'il est souvent imprévisible...

Ils traversèrent de concert les jardins du palais, où caquetaient quelques poules venues on ne savait d'où, puis débouchèrent sur la place de l'Ezbekiyya, au cœur du quartier des notables et des émirs mamelouks. De grands étangs y communiquaient avec le Nil et se remplissaient lors de la crue du fleuve. Même si c'était un des endroits les plus huppés de la capitale, la foule y était nombreuse, presque oppressante, et les mendiants envahissaient les rues autant que dans des quartiers plus populaires.

— Allez-vous à la fête, après-demain ? demanda Cronberg.

— Ces amusements ne sont plus guère de mon âge, sourit l'interprète.

À soixante ans, il était l'un des doyens de l'expédition.

— C'est pourtant vous qui avez suggéré au général d'y participer.

— C'est vrai, et le fait qu'il s'y mêle me paraît s'inscrire dans la démarche de rapprochement qui l'a poussé tout à l'heure à nous jouer cette comédie du travestissement. Faire renaître la fête du Nil, c'était déjà une belle idée. Organiser ensuite la fête du Prophète, que laissaient périr les notables cairotés, ne manquait pas de panache. Avec cette fête de la République, il envoie un signal dans l'autre sens et mêle ainsi nos célébrations aux leurs. C'est d'excellente politique. Mais de là à aller m'y étour-

dir de mauvaise eau-de-vie et palper quelques almées, il y a un monde...

Ils passèrent devant un mur. Les traces des gonds d'une porte s'y voyaient encore, et une femme grommela à leur passage.

— Encore ces portes, dit Venture. Je ne suis pas sûr que nous ayons eu raison cette fois.

À leur arrivée, les Français avaient fait démolir les portes des darbs, qui risquaient en cas d'émeutes de permettre de fermer trop facilement les quartiers. Les battants démontés avaient ensuite été réunis et brûlés en un immense feu de joie, même si les habitants, terrorisés à l'idée d'être ainsi sans protection, avaient abondamment protesté.

Ils entendirent soudain une chanson en arabe.

— C'est l'air de *Malbrough s'en va-t-en-guerre*, fit remarquer Cronberg. Ces Arabes nous l'ont volé et adapté...

— Adapté est le mot.

— Pourquoi ? Que dit la chanson ?

— Elle parle du général, mais peut-être pas avec tout le respect souhaité, répondit Venture, un peu gêné.

— Allons, dites-moi.

L'espièglerie qui éclatait sur le visage de Cronberg poussa le traducteur à s'exécuter.

— En gros, elle dit : « Tu nous as fait soupirer par ton absence, ô général en chef, qui prends le café avec du sucre et dont les soldats ivres parcourent la ville pour chercher des femmes. Ô République, tes soldats pleins de joie courent de toutes parts pour frapper les Turcs et les Arabes. Salut, Buhharteh, salut, roi de paix. »

— C'est plutôt sympathique, dit Cronberg.

— Ne sous-estimez pas l'humour égyptien : il a toujours été une arme de résistance.

De rue en rue, les deux hommes arrivèrent bientôt près du tout récent Institut d'Égypte, installé dans le palais réquisitionné du Kashif Hassan Jarkis, un haut fonctionnaire ottoman. La maison était somptueuse et avait l'avantage de se dresser à côté du quartier général. Comme beaucoup des membres de l'armée occupante, Cronberg s'était d'abord vu attribuer un logement dans une petite maison, avec d'autres soldats. Rapidement, il s'y était senti à l'étroit et avait voulu changer de logis. Bonaparte le souhaitant près de lui, il avait pu trouver par l'entremise de Venture une chambre à l'endroit où logeaient les savants, y retrouvant quelques-uns des amis qu'il s'était faits pendant le très long trajet à bord de l'*Orient*, et partageait une maison avec les naturalistes Geoffroy Saint-Hilaire et Savigny, les architectes Balzac et Lepère, le dessinateur Dutertre et le jeune Seydoux, l'un des benjamins de l'expédition.

Chapitre 2

La traversée avait été longue. Très longue. Quand la flotte avait quitté Toulon, Cronberg était l'un des seuls, et il n'avait mesuré que tardivement ce que signifiait cette marque de confiance, à savoir où allaient partir les treize vaisseaux, six frégates, trente-six navires de guerre et trois cents bâtiments de transport de l'expédition. Bonaparte lui-même, pour être plus discret, était arrivé à Toulon avec le passeport d'un de ses secrétaires. Pour tous les autres, pour les trente-six mille hommes de troupe embarqués, pris essentiellement dans les armées d'Angleterre et d'Italie, pour les savants, près de deux cents, embarqués sur le même bateau, la destination était restée inconnue. Beaucoup croyaient se rendre à Malte, d'autres en Grèce. Quand il allait sur le pont, où la discipline se relâchait tant l'ennui était grand, des hommes demandaient à Sébastien, comme à tous les officiers, s'il savait où le navire les emmenait, et il mentait, comme tous les officiers, sentant qu'on accordait de moins en moins de crédit à ses propos.

La vie sur l'*Orient* était lente, marquée par de rares incidents de navigation et de grands moments de solitude. Cronberg avait passé les deux premiers

jours au pied du lit d'un aide de camp de Bonaparte, le Polonais Sulkowski. Blond, l'air juvénile, ce dernier avait rejoint l'armée révolutionnaire à la fois par enthousiasme pour les idées de la Révolution et pour venger son pays opprimé par la Russie. Devenu très proche du général, il entourait ce privilège d'une jalousie féroce et n'aimait guère Cronberg, lui aussi admis dans la compagnie du grand homme. Leur inimitié n'avait fait que croître, avant que le général ne lui trouve un hamac sous le premier pont, dans une chambrée de quatre-vingts. Le mal de mer terrassait beaucoup de soldats, et il arrivait qu'un homme glisse par-dessus bord et se noie. Les soirées regroupaient autour de Bonaparte les officiers qui avaient choisi de l'accompagner et qui tous avaient eu maille à partir avec le Directoire : Desaix avait été plusieurs fois dénoncé par les Jacobins comme aristocrate, Kléber avait été en butte à la méfiance du Comité de salut public, ce qui aurait pu le mener tout droit à la guillotine et Caffarelli avait ramené du siège de Parme une jambe de bois qu'il affirmait avoir été taillée dans le trône du prince d'Italie. Ils passaient des heures à ressasser leurs griefs, et à refaire qui la campagne d'Allemagne, où Kléber reprochait au gouvernement d'avoir laissé l'armée dans la misère, qui la campagne d'Italie, qui avait au contraire permis à l'armée de se renforcer. L'ingénieur Conté s'était remis au portrait et dessinait ses camarades de voyage, souvent las de devoir garder la pose. Entre eux, les savants s'enseignaient leurs matières : le mathématicien Devilliers en particulier initiait à son art l'aide-timonier, que cela passionnait. Tout devint vite bon à expérimenter : la capture d'un requin amena le naturaliste

Étienne Geoffroy Saint-Hilaire à faire des expériences de galvanisme. De son côté, Bonaparte organisa des soirées où il choisissait un thème dont les participants érudits devaient discuter. Tous étaient conviés, et si certains traînaient la patte, s'ennuyant ferme, Sébastien en fut un fidèle. Les sujets les plus divers étaient abordés, tant la reproduction des espèces que les possibilités de vie sur d'autres planètes ou des questions religieuses plus polémiques...

Tout en écrasant les puces et les poux dont ils étaient tous couverts, il avait écouté les rêves des uns et des autres. Beaucoup de savants étaient tout feu tout flamme, brûlant d'affronter le désert, de fouiller des tombes, de découvrir vestiges et monuments. Bonaparte n'avait voulu que des volontaires, et avait essayé plusieurs refus. Mais ceux qui étaient partis souhaitaient vraiment le suivre. La prise de Malte avait enraciné chez les hommes la bonne humeur. L'île s'était rendue quasi sans coup férir. Bonaparte avait demandé de l'eau, puis s'était offusqué qu'on ne lui en livre pas autant qu'il le désirait et avait attaqué. Un quadruple débarquement avait eu lieu. Plusieurs des chevaliers de l'ordre de Malte avaient été intégrés à l'équipée, et les autres expulsés. Tous les objets précieux de l'église et de l'ordre avaient été pillés. L'ambiance avait alors changé. Le soir, sur les bateaux, elle devint plus festive. Les soldats jouaient des pièces de leur invention, qui mettaient en scène des militaires valeureux délivrant des mains d'infidèles cruels des jeunes vierges destinées, la reconnaissance aidant, à ne plus le rester longtemps, et les orchestres jouaient des musiques guerrières. Cronberg, un jour de désœuvrement, avait même prêté la main

à l'une de ces saynètes, et écrit quelques vers qu'il s'était empressé de vouloir détruire après la représentation mais que les hommes, à qui ils avaient plu, avaient déjà joués plusieurs fois.

La réalité n'avait cueilli l'armée que plus tard, à destination. Quand la côte s'était dessinée au loin, début juillet, tout le bateau avait frémi et les soldats s'étaient pressés sur le pont pour mieux voir. L'horizon était pur, d'un jaune un peu sale, parsemé de quelques arbres. Très vite, ils virent Alexandrie. Bonaparte annonça alors qu'ils allaient en Égypte. Quelques affiches placardées sur les mâts avaient déjà préparé le terrain, prévenant que la ville dans laquelle les bateaux allaient aborder avait été construite par Alexandre et qu'elle se trouvait en territoire mahométan.

— Soldats, leur avait-il dit en débarquant, quand enfin le nom de leur destination volait de bouche en bouche, l'Europe a les yeux sur vous. Vous avez de grandes destinées à remplir, des batailles à livrer, des dangers, des fatigues à vaincre. Vous ferez plus que vous n'avez fait pour la prospérité de la patrie, le bonheur des hommes et votre propre gloire.

Les réactions avaient été diverses. Le côté Scipion l'Africain que voulait se donner Bonaparte avait amusé plusieurs des savants, mais les hommes avaient paru contents, sans que l'on sache bien si c'était le verbe du général qui les émouvait ou le soulagement de savoir enfin où ils allaient qui les rassurait.

Sept mille hommes débarquèrent. Caffarelli, qui fut l'un des premiers, sauta de la barque qui l'avait amené sur le sable et y enfonça sa jambe de bois. Trois assauts furent nécessaires pour abattre les

murailles et entrer dans la ville, où la résistance des habitants surprit tout le monde. Mais, mal armés et inférieurs en nombre, ils durent capituler.

— Nos soldats sont les meilleurs du monde, avait confié Bonaparte, enthousiaste, à Cronberg. Nous les avons pris à l'armée d'Allemagne et à ma grande armée d'Italie : à elles deux, elles ne feront qu'une bouchée de nos ennemis.

Il obligea les Alexandrins à porter la cocarde et le chape tricolore, et négocia avec les ulémas de la ville une capitulation honorable.

Cronberg mit le pied à Alexandrie avec une excitation extrême. Comme la plupart de ceux qui débarquaient, il n'avait jamais quitté l'Europe, et l'Afrique lui apparaissait comme une terre de fantasmes. Il s'était nourri de la lecture de quelques voyageurs, en particulier le *Voyage en Syrie et en Égypte* de Volney, qu'il avait dévoré à bord parmi les cinq cents livres que Bourrienne avait emportés pour la bibliothèque de Caffarelli. Qu'en attendait-il exactement ? Il ne savait pas trop. Sur le bateau, il en avait longuement discuté avec Dominique Vivant Denon, un dessinateur, doyen des savants, embarqué de justesse alors que Bonaparte ne voulait pas de lui, et Geoffroy Saint-Hilaire, qu'il avait assisté pendant ses expériences avec le requin. Les deux lui avaient avoué leur envie de tout découvrir, la griserie qu'ils éprouvaient à l'idée d'approcher une autre vie, d'autres peuples. Geoffroy Saint-Hilaire espérait ramener des espèces inconnues, et il s'amusa à en imaginer quelques-unes qu'il puisait à un bestiaire fantastique fait de son imagination et des dessins de Jérôme Bosch. Mais c'est auprès de Venture qu'il alla le plus chercher l'expérience.

— Vous verrez, être à l'étranger, c'est se sentir plus grand, plus fort. Tout vous irrigue, et l'obligation de s'adapter à des coutumes autres est une des aventures les plus enivrantes qui soit. Vous aurez l'impression de grandir sans rien faire, d'apprendre rien qu'en vivant. Ce n'est pas l'exotisme qui est une belle chose, c'est au contraire cette lente appropriation des choses.

Il comprit dès qu'il eut posé les pieds à Alexandrie ce que voulait dire Venture. Déjà l'air lui parut différent, avec une fraîcheur et un piquant inconnus de lui. Il regardait partout, envahi par des sensations nouvelles. Ne triant pas ce qu'il voyait, il enregistrerait et se sentait en permanence d'une vivacité extrême : tenues des femmes, formes des maisons, intérieurs dans lesquels il jetait un coup d'œil. Il aurait voulu goûter à tout, tout sentir, parler avec les gens, ce dont il était hélas tout à fait incapable. Les maisons à terrasses le ravissaient, la valse des barques de pêcheurs aussi... Tout lui paraissait prompt à susciter l'émerveillement. Pendant que l'armée se répandait, que les soldats cherchaient tavernes et femmes, lui aimait à arpenter les rues, quels qu'en soient les risques. Ainsi dut-il un soir se battre contre deux Bédouins qui l'attaquèrent, ne devant qu'à son habileté à l'épée de rapidement transpercer le premier et de provoquer ainsi la fuite du second. Mais cet incident ne le retint nullement et il recommença ses promenades hasardeuses. « La façon dont vous abordez la première ville étrangère que vous verrez sera pour vous la porte d'entrée de toutes les villes », lui avait dit Venture. Il ne comprit que plus tard à quel point cela était vrai, et quelles que dussent être ensuite les diffi-

cultés de la vie au Caire, il devait garder intacte cette envie de s'emplir de ce qui l'entourait.

La déception de l'ensemble des savants était pourtant grande. « Vous rendez-vous compte que nous sommes venus chercher ici les traces de Ptolémée et d'Alexandre, et tout ce que nous trouvons, c'est de la crasse et des pouilleux », s'insurgeait l'architecte Nourry, l'un des plus impatientes des savants. Edme Jomard, géographe, homme efflanqué vêtu en permanence de noir et qui avait réussi à se rendre, avant même de débarquer, désagréable à peu près à tout le monde, pestait car il était convaincu depuis le début que l'expédition irait en Italie, pays qu'il se faisait une joie de découvrir, dans la maigre mesure du moins où la joie pouvait lui être un sentiment familier. Conté, inventeur surdoué, essayait de raisonner ses pairs : « Intéressez-vous à l'Antiquité, et vous verrez que ce lieu est plein de richesses. » Mais il convainquait peu, et la déception des troupes devant Alexandrie ne faisait que présager de la suite.

Car l'Égypte devait vite se révéler une maîtresse impitoyable. Si la conquête d'Alexandrie avait été relativement facile, si les quelques jours passés dans la capitale du Delta, bien que décevants, avaient permis de se remettre du voyage, il n'en avait pas été de même de la suite. La chaleur était tombée sur eux sans crier gare. Habillés pour la plupart de lourds habits en drap parfaitement inadaptés, ils avaient l'impression de brûler littéralement sous l'impitoyable soleil égyptien et ne savaient comment lutter. Quand l'armée avait pris la route vers Le Caire en passant par le désert, ils avaient découvert des souffrances encore inédites. Des cloques naissaient sur les parties de chair expo-

sées. Les uniformes collaient à la peau instantanément, baignés qu'ils étaient en quelques minutes d'une sueur qui ensuite irritait la peau. L'intensité de la lumière obligeait à plisser les yeux, et déjà se manifestaient chez les plus fragiles les rougeurs de l'ophtalmie qui allait si terriblement affecter la plupart. Les godillots s'enfonçaient, et il fallait arracher chaque pas à la morsure du sable brûlant. Certains avaient cru bon d'enlever leurs chaussures et au bout de quelques mètres, avaient eu les pieds écarlates. Il n'avait fallu que quelques heures pour que la soif devienne une vraie torture. Quand ils s'asseyaient, les officiers à cheval qui les encadraient les forçaient à continuer. De temps en temps, un soldat criait à l'existence d'un puits, mais ce n'était qu'un mirage. Quand d'aventure ce n'en était pas un, l'eau tirée en était saumâtre et imbuvable. Parfois même, le puits avait été bouché. Des cavaliers bédouins guettaient sur les dunes et, tels les lions avec les antilopes – expliqua de façon incongrue Geoffroy Saint-Hilaire –, attaquaient les retardataires et les achevaient de quelques coups de sabre avant de s'enfuir. L'un d'eux, désespéré, s'était même tiré une balle dans la tempe en hurlant qu'il était arrivé en enfer, et son suicide avait fait le tour de l'armée. Les quatre jours de marche entre Rosette et El-Ramanyeh, plus au sud, avaient été particulièrement durs. Après cet enfer, le premier bain dans le Nil, où les soldats se jetèrent pêle-mêle en débordant leurs chefs, fut un bonheur d'une intensité presque sexuelle...

Ces jours étaient loin désormais. Mais l'arrivée au Caire avait été une nouvelle et immense déception. Loin de la ville des Mille et Une Nuits sur laquelle roulaient les conversations de bivouac, ils

avaient trouvé une cité dont la crasse avait repoussé beaucoup, et Dieu sait pourtant que les soldats étaient à ce sujet d'une exigence toute relative. Était-ce l'absence de la mer, l'air plus confiné et plus chaud ? Alexandrie leur paraissait maintenant parée de mille vertus.

Le Caire était grand, et on n'y discernait aucun ordre apparent. Venture avait bien essayé de leur faire comprendre le plan, la citadelle et le cimetière au sud, le quartier d'Ezbekiyya au nord avec le quartier chaud de Bab el-Louk en dessous, la mosquée d'al-Azhar entre les deux, une grande rue, la Qasaba qui traversait la ville, et presque parallèle à elle le Calige, un canal au long duquel habitaient les riches Mamelouks, cheiks et commerçants. Mais les soldats ne voyaient que des maisons entassées les unes sur les autres le long de boyaux qui plongeaient dans des quartiers presque privés. Beaucoup étaient des impasses et la nuit des portes les fermaient, donnant un aspect profondément inhospitalier à la ville qui, en fait, était une suite de gros villages peu accueillants. Il avait fallu y loger tout le monde.

*

* *

Avant de rentrer chez lui, Sébastien décida de passer dans le « Petit Paris ». Tout un quartier s'était développé autour d'Ezbekiyya et au-delà du pont du Muski. On y trouvait des enseignes françaises, des boutiques de passementerie, des chapeleries, des magasins de tissus, et l'armée s'y pressait pour tenter de remettre en état des uniformes déjà très abîmés. Les magasins d'alimentation s'y étaient

développés : les Français y achetaient tout, largement au-dessus du prix normal. Des toiles tendues couvraient la rue et atténuaient la rigueur du soleil, mais provoquaient aussi un assombrissement qui donnait une impression permanente d'enfermement. Non loin se dressait le « Tivoli ». Créé en face de sa maison par Bonaparte, c'était le parc de divertissement préféré des Français. Jusqu'à dix ou onze heures tous les soirs s'y recréait une petite vie qui copiait celle de la capitale française, y compris dans ses injustices : les simples soldats ne pouvaient en payer l'abonnement mensuel, qui coûtait deux thalers. Cronberg aimait s'y rendre, car il y rencontrait parfois quelques jeunes Égyptiennes, souvent coptes, et qui, sans être faciles, étaient des proies plus accessibles que les musulmanes.

Il s'engouffra dans le couloir qui passait entre deux boutiques et franchit une petite porte en baisant la tête. Dans la salle empuantiée par la fumée des bougies où il pénétra, il repéra tout de suite son interlocuteur.

— Sébastien ! s'exclama Geoffroy Saint-Hilaire. Te voir va peut-être dissiper les nuages de cette sombre journée. Tu prends quoi ? François nous a encore mitonné cette gnôle infâme qui t'a fait partir si vite il y a trois jours. Tu en reveux ?

— C'est à ça que tu marches, mon pauvre Étienne ?

— Depuis une heure. Je n'en peux plus de piétiner dans cette ville informe.

Cronberg tira un pouf et s'assit dessus, ses genoux heurtant le plateau rond qui leur servait de table.

— Mais pourquoi tu ne mets pas des chaises et des tables, comme les autres ? demanda-t-il à François, qui s'avavançait.

C'était un des cuisiniers embarqués de force sur l'*Orient* et qui avait vite ouvert ce modeste tripot quand la destruction de la flotte française par les Anglais en rade d'Aboukir, première catastrophe à frapper l'armée d'occupation, lui avait fait comprendre qu'il était sans doute ici pour longtemps.

— Ça fait plus couleur locale, non ?

François avait un cruchon d'eau-de-vie à la main. Il s'approvisionnait en alcool auprès des pharmaciens de la ville. Quand ils étaient arrivés, les Français n'en avaient trouvé que chez les juifs et chez les chrétiens, contrôlés par les janissaires qui trafiquaient l'araq. Très vite, les soldats apprirent à fabriquer de l'alcool de dattes, de figues, de raisins secs, et le panneau « Fabrique d'eau-de-vie » avait fleuri dans les rues du Caire.

— Ta situation s'arrange ?

— Pas vraiment, non. Je n'ai aucune nouvelle d'un départ éventuel en Haute-Égypte. Je ne suis pas un militaire et je n'ai aucune envie d'en devenir un. Mais avec ce désert interminable et cette ville insupportable, je perds mon temps.

— Tu en as parlé à Girard ?

— Oui, et il est prêt à m'embarquer. Mais pour prendre des relevés topographiques. Qu'est-ce que j'en ai à faire ? Je n'y arriverais même pas bien. Alors je piaffe. Tu te souviens que j'avais rêvé de ramener des éléphants et des girafes au Jardin des Plantes... Jollois est comme moi. Il a bien l'intention de relever les temples antiques : il paraît qu'il y en a de prodigieux. Mais quand ?

— Ne brûle pas les étapes : tu vas te faire taper sur les doigts...

— Ça va, on ne guillotine plus...

Il éclata d'un rire juvénile. En voilà un que la déprime n'avait pas atteint.

— Tu te prépares pour cette fête ?

— Bien obligé : on croirait que nous ne sommes venus ici que pour ça. Le mouled, la fête du Prophète... Vas-y que je te déguise, et que je danse, et que je bois... Je me demande ce que ces pauvres Égyptiens pensent de nous.

— Tu as fait des progrès en arabe ? Ça devrait t'éclairer ?

— Pas beaucoup, non. J'essaie, mais, tout à fait entre nous, je n'ai pas l'impression que nos traducteurs s'en sortent forcément beaucoup mieux. Berthomieu en particulier m'a l'air de ne pas comprendre plus que moi. Il dit avoir fait de l'arabe classique, et que les gens d'ici parlent un autre charabia. Je veux bien, mais à quoi lui sert sa science, alors ?

— Demande à Venture...

— Mais il ne lâche pas le général. Il a carrément passé la bataille des Pyramides à ses côtés. Tu penses bien qu'il a autre chose à faire qu'à enseigner de jeunes savants qui s'emmerdent toute la journée.

Cronberg rit. Comme beaucoup de recrues, il essayait de prendre quelques cours d'arabe mais peinait avec cette langue qu'il était en plus incapable de lire. François passa et leur proposa une deuxième tournée d'eau-de-vie. Geoffroy Saint-Hilaire tendit son verre, mais Sébastien s'abstint.

— Je crois que j'ai atteint mes limites.

Il se leva.

— Je retourne chez nous. À tout à l'heure.

La nuit s'était à peine rafraîchie. Sébastien longea le Calige jusqu'au quartier de l'Institut. La sen-

tinelle qui était à l'entrée du bâtiment s'était un peu assoupie, et il s'amusa à la réveiller. Elle sursauta. C'était un vieux routier de la guerre d'Italie, qui le reconnut. Il sourit. Les hommes aimaient bien Sébastien : il savait trouver la juste distance avec eux, et cette attitude atténuait les jalousies que suscitait une proximité avec Bonaparte que beaucoup d'entre eux ne comprenaient pas. Il passait beaucoup de temps à écouter les vieux soldats ressasser leur déception devant l'aridité égyptienne et se reconforter en idéalisant la campagne d'Italie et ses splendeurs.

Il continua jusqu'à la chambre qu'il partageait avec Geoffroy Saint-Hilaire. C'est une petite pièce qui donnait sur un balcon, avec des moucharabiehs et un mobilier qu'il avait trouvé sur place. Fatigué, il s'étendit sur le lit et s'endormit immédiatement.

— Je l'espère, Sébastien. Ce vers quoi nous allons naviguer m'apparaît aujourd'hui bien étriqué.

Cette confiance revint à Cronberg quand, à bord du *Muiron*, il vit s'éloigner la côte. Il eut alors le sentiment d'un immense gâchis. Amitiés perdues, espoirs déçus, maladie... Qu'avaient-ils apporté à ces gens-là ? Il regarda Bonaparte, accoudé au bastingage, qui tournait le dos à la terre et regardait vers l'horizon.

Qu'est-ce qui l'attendait là-bas ? L'Alexandre aux ailes coupées allait-il une nouvelle fois rebondir dans cette France qui ne l'espérait plus avec autant d'enthousiasme que deux ans auparavant ? Sébastien ne le savait pas. Il laissait plus de lui en Égypte qu'il ne l'aurait cru. Mais il sentait, avec une absolue certitude, qu'il n'y aurait pas pour lui de vie possible ailleurs que dans le sillage de celui que la lune baignait maintenant d'une lumière blanche. Et, comme lui, il tourna le dos au désert pour regarder au loin la ligne pâle sur laquelle apparaissaient quelques étoiles.



10859

Composition
NORD COMPO

Achevé d'imprimer en Espagne
par CPI (Barcelone)
le 15 septembre 2014.

Dépôt légal septembre 2014.
EAN 9782290102503
OTP L21EPLN000237N001

ÉDITIONS J'AI LU
87, quai Panhard-et-Levassor, 75013 Paris
Diffusion France et étranger : Flammarion